

**CRITIQUE, opéra. MONACO,
Salle des Princes du Grimaldi
Forum, le 10 novembre 2024.
PUCCINI : La Bohème. A.
Netrebko, Y. Eyvasov, N.
Machaidze, F. Sempey... Jean-
Louis Grinda / Marco
Armiliato**

La Principauté de Monaco est en pleine bohème. C'est de la *Bohème* de Giacomo Puccini qu'il s'agit bien sûr ! Une *Bohème* de luxe. De grand luxe, même ! On y trouve Anna Netrebko et Yusif Eyvazov en tête d'affiche. C'est presque trop ! *La Bohème* n'est pas *Turandot* ! Et si Anna Netrebko est parfaitement émouvante dans son rôle de Mimi, Yusif Eyvasov est, quant à lui, excessif dans ses effets vocaux. Il chante Rodolfo comme s'il chantait Calaf... on n'en demandait pas tant !



Crédit photographique © Marco Borelli

La mansarde dans laquelle se déroule le premier acte n'est pas la pièce lépreuse que l'on voit souvent, mais un *loft* situé sous une vaste verrière dominant Paris. On y élirait bien son domicile. Mais au prix du mètre carré dans la Capitale, on n'aurait peut-être pas les moyens ! C'est dans ce décor que **Jean-Louis Grinda** situe sa belle mise en scène. Le décor du II nous fait voir une fête patriotique dans les rues de Paris où s'agitent les drapeaux tricolores. Ce tableau aurait eu tout à fait sa place à la cérémonie d'inauguration des J.O. L'acte III nous montre, lui, un très beau tableau, presque impressionniste, apparu derrière un rideau de neige. Tout cela est vraiment beau. Jean-Louis Grinda a une façon moderne de respecter le classicisme. Au milieu des extravagances et excentricités que l'on peut voir ici ou là sur nos scènes aujourd'hui, cela rassure et repose !

Nous avons déjà dit l'émotion que nous apporte **Anna Netrebko**

en Mimi, ainsi que les excès vocaux de **Yusif Eyvazov**. A leurs côtés, **Nino Machaidze** a une belle présence mais alourdit à l'excès l'air de la valse de Musette. On aurait aimé plus de fluidité dans cet air. **Florian Sempey** s'impose dans le rôle de Marcello. Les rôles de Schaunard et Colline sont fort bien assurés, respectivement par **Biagio Pizzuti** et **Giorgi Manoshvili**. Quant aux **Choeurs de l'Opéra de Monte-Carlo** et aux jeunes choristes de l'**Académie de Musique**, ils ne méritent qu'éloges.

Mais le meilleur de la soirée se trouve sans doute la direction d'orchestre du chef italien **Marco Armiliato**. A la tête de l'excellent **Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**, il propose un accompagnement infiniment souple. Chaque fois qu'il énonce le thème de Mimi, c'est un tapis de soie qu'il déroule sous les pas d'**Anna Netrebko**.

Et c'est ainsi que cette *Bohème* monégasque restera celle de la Mimi d'Anna...

CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle des Princes du Grimaldi Forum, le 10 novembre 2024. PUCCINI : La Bohème. A. Netrebko, Y. Eyvasov, N. Machaidze, F. Sempey... Jean-Louis Grinda / Marco Armiliato. Crédit photographique © Marco Borelli

VIDEO : Anna Netrebko chante l'air « Quando m'en vo' soletta » extrait de *La Bohème* de Puccini

**CRITIQUE, opéra. PARIS,
Théâtre de l'Opprimé, le 8
nov 2024. Stéphane LEACH /
Babouillec : Le métronome de
nos errances (création
mondiale)**

Osons un parallèle audacieux de prime
abord en soulignant ce qui est au cœur de
l'ouvrage ainsi créé, et qui fait penser
au livret du *Pelléas* de Debussy : son
livret dont l'activité, préalablement à
la musique, produit son propre chant.
L'écriture poétique rattache le présent
ouvrage à une longue généalogie d'opéras
qui découlent premièrement d'un texte,
puissant levier inspirateur : la langue
du livret, à la fois onirique et
énigmatique, aux formules savoureuses et
alliances jubilantes produit comme c'est
le cas de l'opéra de Debussy d'après

Maeterlinck, tout du long, une manière de fascination et d'hypnose linguistique que la musique caresse, enveloppe, exalte dans le sens d'un délire poétique.

La source linguistique se fait invitation constante à l'émerveillement proprement enfantin ; elle fait constamment appel chez le spectateur, à l'imagination la plus infinie, et sous le prétexte symbolique des équations littérales, invite à interroger le sens même des situations, et au-delà, la quête essentielle d'une confrontation entre des individus aux profils préalablement différents voire opposés. Qui est l'autre ? Que dit-il ? Que m'apporte-t-il ? En quoi peut-il redéfinir la place qui m'est spécifique ? Et l'identité qui est mienne ?

Ce jeu des egos qui se frottent et se polissent font écho à la pensée critique de l'auteure du livret, « **Babouillec** » (Hélène Nicolas), qui fut à 14 ans, diagnostiquée « autiste déficitaire ». Et puis en 2005, à 20 ans, Babouillec démontre qu'elle sait lire et écrire grâce à un outil créé par sa propre mère... son inspiration produit ce texte flamboyant, lyrique, choral.

Tout l'enjeu du texte et sa progression scénique est le dévoilement d'une entente progressive, un pacte fonctionnel qui se cristallise peu à peu, en particulier dans sa relation évolutive avec la rectitude proclamée, déclarative du personnage d'INDIFFÉRENCE [ses rappels constants à la règle, à la loi de la mesure signifiées par le dogme du métronome] ; puis peu à peu sa rigidité s'adoucit et prenant conscience des autres dans la place [précisément les deux autres personnages allégorique, souvent complices : CERTITUDE RIEUSE et DOUTE ONIRIQUE], la statut s'humanise, au point d'accepter de faire corps avec les autres, et prenant appui sur la quatuor désormais unifié (avec le 4ème pilier, « CHOEUR »), accepte de

passer à une nouvelle étape de ce corps social ré-humanisé.



Les quatre protagonistes du *Métronome de nos errances* :
Certitude rieuse, Indifférence, Chœur (au 2^e rang, à
l'arrière), Doute onirique © Stéphane Schurck / Amélie Tatti
(soprano), Rayanne Dupuis (mezzo), Léo McKenna (baryton-
basse), Xavier Flabat (ténor).

Domage que le dispositif technique n'ait pas intégré le surtitrage du texte qui méritait absolument d'être mieux lisible pour la compréhension continue, des personnalités comme des situations. Reste que la tapisserie sonore permanente du texte produit cette musique verbale propre, véritable chant dans ses rythmes spécifiques, que la musique allusive du compositeur **Stéphane Leach** relance, ponctue, revêt, accompagne idéalement.

L'instrumentation est d'un chambrisme réservé et

particulièrement ciselé, associant piano et accordéon, - le compositeur lui-même étant au piano et indiquant départs comme fins aux musiciens, avec comme point d'orgue, sa performance finale à l'harmonica de verre dont les résonances enivrantes plongent dans le mystère et l'onirisme du rêve, tout en élargissant les champs sonores au moment où le quatuor unifié prend son envol.

La trajectoire de l'opéra croise 3 personnalités conçues comme des allégories d'humeur et de tempéraments bien distincts : les déjà cités, DOUTE ONIRIQUE, CERTITUDE RIEUSE, INDIFFÉRENCE... qu'accompagne en scribe thuriféraire, un 4ème larron, CHŒUR [la voix de basse]. Ce dernier néanmoins monte très haut et souvent, accompagne comme un ange thuriféraire, et un guide souvent paternel, chaque individualité qu'il encourage ...

La musique ponctue et jalonne le cheminement dramatique, conçu comme un rituel dont on suit chaque séquence comme une avancée dans un purgatoire où sont abolies toutes références de lieu et de temps. La question de l'être individuel et son identité comme sa place dans le monde et par rapport aux autres, y inspire des tableaux de pur onirisme ; tout passe par la jubilation naturellement chantante du verbe, ces images délirantes et souvent enivrées ; qu'incarne et qu'éprouve chacun selon son tempérament, les 4 protagonistes : CERTITUDE RIEUSE [soprano colorature], DOUTE ONIRIQUE [ténor héroïque], INDIFFÉRENCE [mezzo-soprano], CHŒUR étant comme nous l'avons dit à part ; sa partie est conçue comme une présence complice, un observateur et un guide qui souligne le sens du texte et parfois délivre la clé de ce qui est en jeu. Dans cette arène où se construisent les individualités, tous les chanteurs sont engagés, soucieux de caractériser leur personnage.

Purgatoire onirique Et vibrations poétiques



Le quatuor : Chœur et Doute onirique (haut), Certitude rieuse et Indifférence (bas) © Stéphane Schurck

La partition est expressive, rythmée [le métronome régulièrement audible] magnifiquement diverse et caractérisée selon le/s soliste/s en action. Au delà de l'errance active qui fait vibrer chaque personnage, s'inscrit aussi le sens même de la forme opéra : gardienne jalouse et inflexible de la mesure et de son instrument, INDIFFÉRENCE symbolise la règle immuable du tempo ; mais à force de métrique trop régulière et

strictement respectée, n'y a t il pas risque de sécheresse voire de vide mécanique ? De fait le chant et la musique, sans respiration ni rythme organique, s'enlisent dans l'ennui et la mort.. il est essentiel de mettre de l'humain et ce supplément d'âme pour s'accorder aux autres comme pour l'auteur démiurge et l'interprète, de faire œuvre et de toucher l'autre, le public. Ainsi s'accomplit une partition riche et subtile où le compositeur autant que l'auteure ont tant de thèmes à transmettre.



Le compositeur au piano : David Venitucci, accordéon et Léo McKenna (à droite) © Stéphane Schurck

PARIS - 6^{ème} - PARIS - Théâtre de l'Opprimé, le 8 nov 2024.
 Stéphane Leach, Babouillec : Le Métronome de nos
 errances (adaptation de la pièce). Rayanne Dupuis (Indifférence),
 Amélie Tatti (Certitude), David Venitucci, accordéon.
 Stéphane Leach, claviers, harmonica de verre. Livret :
 Babouillec – Dramaturgie, Eugène Fresnel – Mise en scène,
 Karine Laleu. Photos © Stéphane Schurck

LIRE aussi notre présentation / annonce de l'opéra LE
 MÉTRONOME DE NOS ERRANCES :
<https://www.classiquenews.com/paris-theatre-de-lopprime-le-metronome-de-nos-errances-6-9-nov-2024-babouillec-stephane-leach->

PARIS, Théâtre de l'Opprimé. Le Métronome de nos errances, 6 > 9 nov 2024 (création). Babouillec, Stéphane Leach, Compagnie ArtOm, Karine Laleu...

CRITIQUE, opéra (en version de concert). PARIS, Théâtre des Champs-Élysées (Les Grandes Voix), le 7 novembre 2024. ROSSINI : Le Comte Ory. C. Dubois, S. Blanch, A. Bré, M. Bacelli... Patrick Lange (direction)

Une des œuvres les plus drôles du maître bon vivant vient d'être donnée, en version de concert, ce jeudi 7 novembre au Théâtre des Champs-Élysées.

Le Comte Ory, avant dernier opéra de Gioacchino

Rossini, est une fantaisie médiévale comique, écrite pour l'Opéra de Paris (Salle Pelletier) en 1828. La société de production "Les Grandes Voix" a fait honneur à son patronyme avec une distribution de choix.

On ne présente plus **Cyrille Dubois**, et la liste infinie de ses qualités : diction claire pleine de sens et d'humour, finesse du timbre dans tous les registres, projection idéale et maîtrise stylistique. Le rôle comique du Comte Ory lui va comme un gant, et c'est un répertoire où on le sent particulièrement heureux. Moins présente sur les scènes françaises, la soprano catalane **Sara Blanch** est une comtesse de haut vol, toute aussi drôle et pétillante. Rossinienne très assurée, ses coloratures virevoltent, légères et précises, non sans rappeler par moment l'art de Cecilia Bartoli. Elle surpasse toutefois incontestablement cette dernière sur le strict plan technique et la projection. Nous avons hâte de la revoir bientôt : Fiorilla à l'Opéra de Lyon en décembre (nous y serons)...

Ambroisine Bré est comme toujours remarquable dans les rôles de "pantalon". Elle campe un Isolier fier et fort, plein de malice, avec l'assurance de la jeunesse. Si les rares aigus de la partition sonnent parfois fragiles, son médium et ses graves sont chauds et bien timbrés, sans jamais perdre en diction. La mezzo Italienne **Monica Bacelli** est une merveilleuse « actrice chantante », notamment lors des récitatifs où elle nous tient en haleine par son élocution. Si elle disparaît complètement lors des ensembles, on ne peut l'en incriminer qu'à moitié. Cela n'est pas le cas de **Marilou Jacquard** qui réussit à tirer son épingle du jeu malgré la petitesse du rôle d'Alice. Son timbre clair se dégage facilement de la masse orchestrale tout en restant humble et élégant. **Nicola Ulivieri** nous charme d'emblée par son accent

transalpin qui ne gâte en rien sa diction. Sa voix chaude et son caractère *buffo* en font un Gouverneur de choix. Enfin c'est le très prometteur **Sergio Villegas-Galvain** qui interprète le rôle de Rimbaud : le jeune chanteur franco-mexicain fait de sa cabalette de l'acte II un air de bravoure comparable au fameux "*Largo al factotum*".

Les trois jeunes coryphées **Lucas Pauchet**, **Pierre Barret-Mémy** et **Violette Clapeyron** (qui remplaçait une collègue au pied levé !) étaient parfaitement à la hauteur du reste de la distribution – et semblaient se délecter de leurs textes croustillants.

Si quelques-uns de ces très bons solistes ne passaient pas l'orchestre, il faut peut-être considérer à deux fois le volume de celui-ci. Et si à la baguette **Patrick Lange** esquisse nombre de subtilités, l'**Orchestre de Chambre de Paris**, un peu lourd, ne suit pas toujours. De même l'immense chœur "composite" n'aide pas à l'allègement de cette "machine". Le contraste entre l'humour pétillant des chanteurs et un orchestre "au fond de sa chaise" n'a malheureusement pas complètement rendu hommage à l'œuvre, en témoigne la timidité des applaudissements. Si Rossini est un si grand compositeur, c'est parce qu'il met autant d'humour dans l'orchestre que dans les parties solistes. Et l'alchimie entre les deux est nécessaire. Nous ressortons tout de même enchantés par ce spectacle à la distribution aussi réjouissante que la partition elle-même !

CRITIQUE, opéra (en version de concert). PARIS, Théâtre des Champs-Élysées (Les Grandes Voix), le 7 novembre 2024. ROSSINI : Le Comte Ory. C. Dubois, S. Blanch, A. Bré, M. Bacelli... Patrick Lange (direction). Photo (c) DR

**CRITIQUE, opéra. RENNES,
Opéra, le 9 nov 2024. JEAN-
MARIE MACHADO : La Falaise
des lendemains (création
mondiale). Yete Queiroz,
Vincent Heden, Florian
Bisbrouck... Orchestre Danzas,
Jean-Charles Richard,
direction. Jean Lacornerie,
mise en scène**

Le sujet central de *LA FALAISE DES
LENDEMAINS*, est celui d'un amour
miraculeux qui est sacrifié, tué, plus
précisément *torturé* ; les deux êtres
véritablement aimantés dès leur première

rencontre (après la représentation des marionnettes) suscitent ainsi un superbe trio (le premier temps fort de la partition) ; celui des deux cœurs saisis, auxquels se joint le joueur de tuba (très subtil François Thuillier), jouant debout sur scène entre les deux protagonistes. D'ailleurs ce sont souvent les duos qui inspirent le mieux le compositeur Jean-Marie Machado. La force du spectacle tient à son dispositif qui mêle sur scène jeu scénique des chanteurs et instrumentistes de l'Orchestre Danzas, l'orchestre du compositeur. Du reste c'est au final l'orchestre et sa palette sonore des plus variées qui mêlant les timbres et les styles, est l'un des piliers de la performance.



HYMNE A L'AMOUR ET AUX LÉGENDES BRETONNES...

C' est un festival raisonné de timbres mêlés, fusionnant des mondes sonores que l'on pensait trop étrangers pour être associés, qui s'avère très convaincant ; l'inspiration de **Jean-Marie Machado** cultivant [et réussissant] l'art des métissages, ose marier des registres ailleurs séparés ou distincts ; ainsi le duo qui associe voix lyriques et voix de comédie musicale : comme en témoigne le duo de

l'infirmière – nurse qui soigne Chris infirme à Guernesey (**Cécile Achille** et **Vincent Heden**) : admirable mariage des genres dont la fusion réussie accrédite les vertus du métissage des styles ; métissage qui est à la source de tout le projet artistique. Précisément, le spectacle présenté par le compositeur comme un « **Jazz Diskan Opéra** », relève davantage du théâtre musical que de l'opéra pur.

En évidence, c'est toujours l'écrin musical qui tisse le flux poétique unifiant toutes les composantes du spectacle malgré son éclectisme. La mise en forme grâce au livret de **Jean-Jacques Fdida**, mêle très habilement les légendes et le choc des épisodes historiques sur les quais de Roscoff... l'action convoque l'amour entre deux êtres de culture différentes, pris dans les rets d'une jalousie barbare et abjecte, en l'occurrence celle du maquereau Dragon, un monstre sans foi ni loi qui violente toutes les femmes qu'il prostitue, et qui commet l'irréparable quand celle qu'il désire en vain, Lisbeth, ose en aimer un autre. De surcroît un étranger...

Lieu fort et emblématique de l'action symbolique comme réelle, la « falaise des lendemains » (*Oh Tornaod an Ontronz*, en breton) cristallise la tension qui grandit, c'est le lieu des catastrophes [où l'on crie *ses espoirs à vif, ses vœux furieux...*] ; d'où aussi, Lisbeth se jette par désespoir et pour échapper à l'agressivité du violeur Dragon. Elle y perdra ses

jambes en devenant une femme tronc sur fauteuil... Aucune image des plus crues n'est épargnée.

A travers l'absolu d'un amour massacré qui cependant s'inscrit dans l'éternité de la légende bretonne, les auteurs développent surtout ce cynique écœurant, vrai carburant de l'action lyrique... C'est pourquoi tout du long du spectacle, on suit les [ex] actions de la bande de Dragon, escrocs à la petite semaine et vrais criminels profiteurs, proxénètes terroristes, truands tortionnaires et assassins ignobles, au début du drame, puis trafiquants opportunistes sans morale pendant la première guerre... La force scénique comme musicale du spectacle tient au contraste de ces deux réalités. Les auteurs ajoutent en outre comme un préambule qui en adoucit la violence générale, l'épisode du jeune homme musicien auquel une « Morgane », sirène humaine, offre la grâce de se souvenir de son propre hymne musical pour lui apparaître à l'envi ... Un épisode qui tout en reliant l'histoire de Lisbeth la bretonne et de Chris le marionnettiste English avec les héros de ce conte sentimental et tragique primordial, dessine dans une boucle générale, un ouvrage dont l'enveloppe et la langue expressive restent surtout oniriques et légendaires.

C'est aussi une prouesse et une première de choisir **3 langues dans le livret** au cours de la soirée ; l'anglais évidemment pour évoquer la présence des britanniques à Roscoff ; le français qui est dévolu aux échanges parfois agressifs, salaces, cyniques des deux lascars (Dragon et son acolyte) avec les deux prostituées qui leur sont totalement soumises. **Le breton** enfin, qui approfondit la vérité des rapports, la crudité et la violence des individus mais aussi le surgissement de la légende, celle du monde de la falaise... pic dont la présence est allusivement permanente, et qui surplombe cette humanité barbare, à la dérive.

Avec beaucoup de délicatesse et de sensibilité [l'apothéose

finale jouée au piano seul, qui pourrait être le tombeau musical de Chris, exténué, arrivé au terme de ses souffrances), **Jean-Marie Machado** offre une parure captivante qui reste constamment à l'écoute des élans poétiques du drame amoureux, la capacité du sacrifice à glorifier les deux cœurs suppliciés.

Parmi les solistes, au sein d'une équipe plutôt homogène, saluons les incarnations immédiatement convaincantes, naturelles et évidentes : d'abord la Lisbeth de **Yete Queiroz** (timbre velouté et ardent, toujours très juste), sa « confidente » et partenaire d'un autre duo ciselé, Alys (impeccable **Karine Sérafin**), puis le très connu ténor au timbre angélique **Vincent Heden**, Chris lumineux dans sa souffrance radicale (qui réussit entre autres le mariage des codes de la comédie musicale avec l'opéra). Distinguons aussi le baryton **Florian Bisbrouck** qui confère à Dragon, son épaisseur démoniaque, une présence virile forgée dans la haine et la pure cruauté. Très efficace, la direction du chef **Jean-Charles Richard** veille au réalisme filigrané d'une partition qui assume son vérisme brûlant, ses accents d'une tendresse infinie, ses rythmes francs, parfois sauvages, toujours suggestifs. Dernière ce jour à 16h à l'Opéra de Rennes. Création reprise à [ANGERS NANTES OPERA à partir du 26 février et jusqu'au 24 avril 2025.](#)



Photos / production de l'opéra en création mondiale à l'Opéra de RENNES : La Falaise des lendemains, novembre 2024 © Laurent Guizard

CRITIQUE, opéra. RENNES, Opéra, le 9 nov 2024. JEAN-MARIE MACHADO : La Falaise des lendemains. Yete Queiroz, Vincent Heden, Florian Bisbrouck... Orchestre Danzas, Jean-Charles Richard, direction. Jean Lacornerie, mise en scène.

LIRE aussi notre **présentation de la création mondiale à l'Opéra de Rennes, La Falaise des lendemains de Jean-Marie MACHADO** :

<https://www.classiquenews.com/opera-de-rennes-du-7-au-11-nov-2024-creation-mondiale-jean-marie-machado-la-falaise-des-lendemain-diskan-jazz-opera/>

Lire aussi notre **entretien avec Jean-Marie MACHADO** à propos de son opéra en création mondiale La Falaise des lendemains :

<https://www.classiquenews.com/entretien-avec-jean-marie-machado-a-propos-de-son-nouvel-opera-la-falaise-des-lendemain-creation-mondiale-a-laffiche-de-lopera-de-rennes-en-novembre-2024/>

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 5 novembre 2024. MOZART : La Flûte enchantée. Aleksandra Olczyk, Nikola

Hillebrand, Pavel Breslik, Mikhail Timoshenko... Robert Carsen/ Oksana Lyniv

La Flûte enchantée de Robert Carsen revient à l'Opéra Bastille. On l'y avait déjà vue en 2022, et l'on se réjouit de la revoir. Dans le monde de l'art lyrique, « les » Carsen sont à consommer sans modération. Une fois de plus, son spectacle est très « classe ». Robert Carsen déroule l'essentiel de son histoire dans un décor de forêt. Grâce à la magie de la vidéo, on voit cette forêt changer de saison en un clin d'œil, passer du printemps à l'été, de l'été à l'automne, de l'automne à l'hiver. De temps à autres, des vols d'oiseaux viennent se poser sur les branches. La flûte n'est pas seule à être enchantée. La forêt l'est aussi. Et le public de même ! Ce spectacle pourrait être sous-titré les « *Quatre saisons de Carsen* » !

N'attendez pas une Reine de la nuit arrivant en chevauchant un nuage ou un croissant de lune ! Elle entre en scène en tailleur noir, portant un sac à main et des lunettes de soleil. Elle a tout d'une femme du monde se rendant à des funérailles nationales. L'histoire que nous raconte Robert Carsen est plus métaphysique que féerique. Il est hanté par l'idée de mort. Lorsqu'on n'est pas en forêt, on descend dans des sous-terrains encombrés de cercueils. L'évolution vestimentaire de l'action est basique : on est vêtu en noir dans la première partie du spectacle et en blanc à la fin,

après la réussite initiatique du couple de Tamino et Pamina et son accès à la lumière. Dans la première partie, non seulement la Reine et ses trois dames sont en noir, mais aussi Sarastro et ses hommes. Tous portent même des voiles sur la tête. Tout le monde, à la fin, apparaît dans des blancs éclatants. Une pub de lessive pourrait s'emparer de l'image !

Sans être exceptionnelle, la distribution vocale est très bonne, dominée par les deux interprètes de Tamino et Papageno . Le premier est le ténor slovaque **Pavol Breslik**. Le second est le baryton russe **Mikhaïl Timoshenko**. Il nous réjouit toute la soirée. La Pamina de **Nikola Hillebrand** est touchante. **Aleksandra Olczyk** chante la Reine de la nuit avec une voix vibrante dont les vocalises ne coulent pas mais dans lesquelles elle insiste sur chaque note, rendant son expression dramatique. **Jean Teitgen** chante Sarastro avec noblesse. **Nicolas Cavalier** est un bon Orateur. **Mathias Vidal** est très à l'aise en Monostatos. Charmante intervention de **Ilanah Lobei-Torres** en Papagena . Son duo *Pa-pa-pa-geno-pa-pa-pa-gena* est bien sûr très attendu. Il fait toujours son *effet-fet*. Mention spéciale pour les deux trios des Dames de la nuit et des enfants. Souvent, ils sont sacrifiés – surtout le second. Ici, ils sont remarquables. Ces dames sont *Margarita Polonskaya*, *Marie-Andrée Bouchard* et *Claudia Hucke*. Quant aux enfants, ils ont été choisis dans la **Chorale d'enfants Aurelius** de la ville de Calw en Bavière.

La direction d'orchestre d'**Oksana Lyniv** est efficace, même si on l'aimerait plus allégée dans certaines répliques. A la fin, tout le monde vêtu de blanc apparaît sur une prairie ensoleillée. C'est le triomphe de la lumière. On se congratule, on se fait l'accolade, on s'embrasse. Paris n'a pas connu une aussi belle image de fraternité depuis les J.O. On est heureux sur scène et dans la salle. Tel est l'effet

Carsen...



Crédit photographique © Charles Duprat / ONP

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 5 novembre 2024.
MOZART : La Flûte enchantée. Aleksandra Olczyk, Nikola Hillebrand, Pavel Breslik, Mikhail Timoshenko... Robert Carsen/
Oksana Lyniv. Toutes les **photos** © **Charles Duprat / ONP**

VIDEO : Trailer de « *La Flûte enchantée* » de Mozart selon Robert Carsen à l'Opéra national de Paris

CRITIQUE, opéra. OPÉRA GRAND AVIGNON, le 15 octobre 2024. VERDI : La Traviata. Julia Muzychenko, Jonas Hacker, Serban Vasile... Chloé Lechat / Federico Santi.

Chloé Lechat a fouillé son approche de la famille Germont. Alors que Giuseppe Verdi expose vocalement le père et le fils (Rodolfo), la metteure en scène fait paraître physiquement la fille (qui pourtant n'est pas un rôle vocal, mais est juste citée dans le livret) : après tout c'est bien parce que son mariage risque d'être entaché que toute l'action se réalise ici même et contraint Violetta au sacrifice ultime.

N'est ce pas au nom de la morale bourgeoise et de la respectabilité qu'il est exigé à La Traviata de renoncer au seul amour de sa vie, le plus sincère, le plus miraculeux pourtant ? Ainsi cette figure féminine qui rappelle l'enjeu

central occupe-t-elle régulièrement la scène, avec également l'aïeule qui traverse la scène en fauteuil roulant... Du reste, la victime Violetta Valéry, toute courtisane soit-elle, est expédiée *sine die*, sans ménagement, en particulier à l'acte III, où seule, abandonnée dans un Paris sinistre, une sépulture, pierre funéraire glaçante à jardin, lui est réservée... D'aucuns trouveront trop décalés ces signes visuels qui s'invitent sans ménagement et font effectivement de l'héroïne, Violetta, la seule victime sacrificielle du drame verdien. Pour autant la musique ne se suffit-elle pas pour en exprimer ce que la scénographie surligne parfois avec une insistance qui agace ?

Fort heureusement la distribution et la direction musicale sont elles ... au sommet. L'avantage ici est l'âge de chaque soliste qui correspond de facto à chaque personnage conçus par Alexandre Dumas fils. La vérité, la justesse du chant et de la couleur vocale, l'incarnation de chacun réalisent sur les planches, un sans faute qui s'avère des plus convaincants. Après Olympia, Gilda ou Amina, **Julia Muzychenko** affirme un tempérament exceptionnellement riche et nuancé. Sûreté technique, beauté rayonnante d'un timbre flexible, jeunesse naturelle, la soprano russe saisit immédiatement par sa force tragique et sa candeur morale. Son sacrifice et toute sa trajectoire jusqu'à sa mort, sont autant de jalons éprouvants d'une descente psychologique bouleversante (déchirant « *Addio del passato* » de la jeune courtisane définitivement détruite et dépossédée). Même ardeur rafraîchissante pour l'Alfredo du ténor **Jonas Hacker** qui réussit ce soir son défi verdien car le chanteur ne nous a pas habitué à ce répertoire. Le chant est constamment naturel et vrai, le texte d'une évidence dramatique rare, le souci du beau chant idéalement partagé avec sa formidable consœur.

Leur sacrifice est d'autant plus déchirant que Germont père a toutes les qualités de la sincérité lui aussi : **Serban Vasile** tout en tendresse et noblesse fouille la complexité du personnage, ailleurs si souvent monolithique. Il se montre très proche voire compréhensif à la douleur sacrificielle de Violetta dans leur grand duo décisif du II. Le drame convainc grâce à la vraisemblance et la présence toute en nuances de chaque chanteur / acteur. D'autant que tous les *comprimari* partagent sans exception ce souci de la précision et de la sincérité : **Albane Carrère** (Flora), **Sandrine Buendia** (la camériste Annina), **Geoffroy Buffière** (le docteur Grenvil au III). Même le chœur excellemment préparé participe activement et lui aussi tout en finesse, à la vérité de chaque tableau.



En fosse, l'**Orchestre National Avignon-Provence** se perfectionne en cours de soirée, trouve les accents justes, la profondeur, la vérité sous la baguette attentive de **Federico Santi**, chef associé de l'**Opéra Grand Avignon**. La partition de Verdi rayonne au fur et à mesure de l'action – et de la lente et inéluctable descente aux enfers de Violetta. Des vertiges illusoires de la vie de courtisane, à la solitude finale, dans la misère de la mort. Et pour laquelle, rien n'aura été épargné. Une production vocalement et musicalement bouleversante.

Toutes les Photos © Studio Delestrade Avignon

CRITIQUE, opéra. OPÉRA GRAND AVIGNON, le 15 octobre 2024.
VERDI : La Traviata. Julia Muzychenko, Jonas Hacker, Serban Vasile... Chloé Lechat / Federico Santi.

VIDEO : Extrait de « La Traviata » de Verdi : Choeur « *Noi siamo le zingarelle* » (Opéra de Paris)

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES,

Théâtre Royal de la Monnaie (du 24 octobre au 2 novembre 2024). Chris DEFOORT : The Time of our Singing. C. McFadden, Mark S. Doss, S. Bailey, L. Segkapane... Ted Huffman / Kwamé Ryan.

"The Time of our Singing", quatrième opéra du *jazzman* et compositeur éclectique Kris Defoort (dont la première avait été donnée en 2021, en plein contexte de crise sanitaire), s'annonçait comme une reprise nécessaire, avec cette fois-ci... jauge pleine et chœur d'enfant en effectif complet !

Kris Defoort confirme son goût pour la littérature américaine : c'est l'adaptation du roman éponyme de **Richard Powers** qui sert de matériau de base à la nouvelle œuvre lyrique en vingt tableaux du compositeur belge. Le roman met en scène une saga familiale, celle des trois enfants Strom, de leur mère, noire, de leur père juif, et d'autres personnages apparentés. Les grands thèmes qui traversent le récit sont le temps (le père juif est également physicien de son état), l'identité et la musique. De ce fait, nombreuses sont par ailleurs les références musicales qui émaillent le roman. Kris Defoort en tient compte, son discours musical revêt un aspect à la fois sérieux et ludique. Le compositeur use et abuse de citations

musicales, mais l'aspect volontairement hétéroclite de sa musique arrive, de façon paradoxale, à lier ensemble les bouts d'une intrigue longue, confuse, touffue. L'orchestre, sous la direction du chef afro-canadien **Kwamé Ryan**, est composé de solistes du **Théâtre Royal de la Monnaie**, et d'un quatuor de jazz comprenant **Robin Verheyen** au saxophone, **Lander Gyselinck** à la (batterie), **Nicolas Thys** à la basse électrique), et de **Hendrik Lasure** au piano.

Les chanteurs semblent prendre plaisir aux défis jetés par la partition hétérogène de Kris Defoort : le duo des parents, joué par la soprano américaine **Claron McFadden** (qui a l'habitude de travailler avec Kris Defoort) et le baryton britannique **Simon Bailey** (très "britannien"), campent ce couple mixte qui a tant de mal à être accepté dans une Amérique profondément raciste et ségrégationniste. La douceur, l'émotion et une profonde humanité se dégagent de leur jeu scénique et lyrique. Pour le trio des enfants, cela est plus compliqué.

L'aîné, Jonah, interprété par le rossinien **Levy Sekgapane**, semble parfait pour le rôle de cet enfant, puis adulte, doué pour la musique, qui s'envole vers le succès et les feux de la rampe quitte à s'aliéner certains autres membres de sa famille. Caractéristique du rôle et du réseau de références qui tapissent l'opéra : il chante sa réplique « *But I refuse to be typecast before I've sung a single opera role* » sur l'air de « *Nessun Dorma* » extrait de *Turandot* de Puccini. Le puîné, Joey, tiraillé entre différentes voies, hésite, puis finit par se consacrer à l'enseignement de la musique dans les quartiers défavorisés. Incarné par le baryton **Peter Brathwaite**, le rôle est plus théâtral que véritablement lyrique. La petite dernière, Ruth, a rejeté en bloc l'héritage « blanc » de sa famille, incluant dans l'ensemble, la musique

« classique ». Elle est jouée par l'actrice **Abigail Abraham**, qui ne vient pas du monde lyrique : l'on retiendra la scène où elle "rappe" le point levé. Le rôle de Lisette, interprété par la mezzo norvégienne **Lilly Jørstad**, incarne à merveille la *diva*, maîtresse de Jonah. Le **Chœur d'enfant Equinox** (créé sous l'impulsion de Maria João Pires) a particulièrement marqué les esprits, en intervenant sur scène lors d'un moment les plus climatiques de l'opéra. Leur numéro est un plaidoyer pour le métissage des genres : le « *Music for a while* » de Purcell se mélange à un chant traditionnel « *Toritoo karatasa* » (il a été rejoué en « *bis* » après la représentation).



Crédit photographique © Simon von Rompay

L'on peut trouver à redire sur certains aspects du spectacle : la pauvreté du dispositif scénique, par exemple. La production est une redite "telle-quelle" de celle de 2020, et l'on peine à percevoir la contribution du scénographe **Ted Huffman**. Les chanteurs en plus d'avoir à se confronter aux difficultés

techniques de leur partition se retrouvent à monter ou à démonter le décor eux-mêmes (ce dernier consistant en un vidéoprojecteur, un piano droit ainsi qu'une cinquantaine de tables...). Lors des scènes d'émeutes, il leur échoit en plus de jeter ces tables à terre, mais ce petit bémol quant à la mise en scène ne doit pas faire oublier les objectifs que s'était donnés ce projet ambitieux – dont la musique en est assurément son point fort.

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de la Monnaie (du 24 octobre au 2 novembre 2024). Chris DEFOORT : The Time of our Singing. C. McFadden, Mark S. Doss, S. Bailey, L. Segkapane... Ted Huffman / Kwamé Ryan. Toutes les photos © Simon von Rompay

VIDEO : Trailer de « *The Time of our singing* » de Kris Defoort au Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles

CRITIQUE, opéra. TURIN, Teatro Regio (du 18 au 28 octobre 2024). Massenet :

Manon. E. Bakanova, A. Ayan, B. Bürger, R. Scandiuzzi... Evelino Pido / Arnaud Bernard

Au lendemain d'une exécution de la "première"
Manon, celle de Daniel-François-Esprit Auber, le Teatro Regio poursuivait sa *Trilogie* consacrée à l'héroïne de l'Abbé Prévost avec celle de Jules Massenet, avant celle de Puccini le surlendemain, respectant ainsi la chronologie des créations. Et l'on retrouve donc, à la mise en scène, Arnaud Bernard – puisque Matthieu Jouvin lui a donné carte blanche pour mettre en images, avec un regard différent (mais avec un dénominateur commun, qui est le cinéma noir et blanc des années 30 à 60...), les trois *Manon* mises en musique par trois compositeurs de temps et d'esthétique différents.

Ce soir, la représentation prend une direction encore plus radicale que la veille, avec l'idée du metteur en scène de relier la *Manon* de Massenet à l'histoire du cinéma d'auteur français, son choix se portant cette fois sur les années 1960, et le film "de référence" devient, cette fois, *La Vérité* de Henri-Georges Clouzot, avec la grande Brigitte Bardot dans le rôle de Dominique Marceau, cette fille belle et provocante, véritable femme fatale, tentatrice effrontée et rebelle, réfractaire à toute convention commune ou règle sociale, jugée pour le meurtre de son ex-petit ami, Gilbert Tellier (Sami Frey). Les séances d'accusation se succèdent mais il n'y aura pas de sentence, car avant qu'elle n'ait lieu, la jeune femme

se donne la mort en prison en se taillant les veines du poignet avec un fragment de miroir. Le film, qui a fait grand bruit et après lequel Bardot a tenté de se suicider (dans la vraie vie) après une liaison infructueuse avec ce même acteur Sami Frey (!), utilise la technique du *flash-back* – qui viennent ici très naturellement s'intercaler dans les différents moments de la rame de l'opéra -, alternant la vision des phases du procès avec les moments de sa vie anticonformiste, désinvolte et superficielle qui la mènent à sa perte et pour lesquels Dominique se défend et pleure, montrée du doigt par tous avec sévérité, discriminée avec méchanceté et respectabilité insensée.

En suivant fidèlement les phases du film cinématographique, **Arnaud Bernard** cherche un lien direct avec la *Manon* de Massenet et le fait de manière scrupuleuse, en racontant l'histoire de la protagoniste comme si elle sortait du grand écran et les différentes audiences qui anticipent la succession des tableaux de l'opéra, de sorte que les extraits du film en deviennent le reflet narratif. Ceci est confirmé par la disposition scénique d'**Alessandro Camera**, divisée en deux parties, conçue avec l'idée de toujours montrer, dans la partie supérieure, la salle d'audience, avec les juges et les avocats qui, au cours du procès, assistent au récit du passé houleux de l'accusée prêt à couler sous nos yeux, au niveau du proscenium, lorsque nous passons du film à l'opéra de Massenet et que, par conséquent, Dominique devient Manon. Des nuances de noir et de blanc sont choisies, et dans certaines scènes, comme celle très réussie du Cours-la-Reine, le quartier parisien surpeuplé se transforme en un atelier à la mode avec des vitrines de robes de haute couture et un podium où défilent d'élégantes mannequins ; Manon elle-même en fait partie et se pavane en chantant son aria et sa gavotte. Chaque image de l'opéra, dans les scènes comme dans les magnifiques costumes de **Carla Ricotti**, dans les éclairages de **Fiammetta Baldiserri** et dans les vidéos de **Marcello Alongi**, est le reflet de l'incroyable maîtrise avec laquelle Arnaud Bernard

parvient à lier le film à l'histoire de Manon.



Le réalisateur français choisit – comme ce sera à nouveau le cas dans la *Manon Lescaut* de Giacomo Puccini (donnée le lendemain), avec l'assassinat de Géronte di Revoir – de faire abattre Guillot de Morfontaine avec deux revolvers avant que l'héroïne de l'opéra ne soit arrêtée dans la salle de jeu de l'Hôtel de Transylvanie, où elle est également abusée sexuellement par Guillot, puis défendue par Des Grieux. Le final de l'opéra est un miroir fidèle des images du film, l'héroïne se taillant les veines en prison et étant rejointe par son bien-aimé sur son lit de mort lorsque l'écran du film passe à la scène. Cette alternance harmonieuse et logique entre le film et la dramaturgie de l'œuvre est rendue avec un minimum de force, réalisée techniquement avec une théâtralité engageante dans la recherche de l'innovation sans porter atteinte à l'intégrité substantielle des deux contextes narratifs différents, qui semblent même s'interpénétrer l'un

l'autre, devenant presque spéculaires. Le défi auquel croit Arnaud Bernard est courageux, avec l'aide des masses artistiques du Teatro Regio – et d'une troupe de chanteurs à la hauteur des enjeux.

Même la baguette d'**Evelino Pido**, qui semble parfois reposer sur des respirations orchestrales détendues et amples, est exempte de langueur inutile ou de fioritures esthétisantes, et prend soin de mettre en place une concertation mesurée et très attentive, Elle suit assidûment les chanteurs et leur garantit un soutien adéquat, sensible à offrir le sentiment d'inquiétude que le spectacle véhicule en faisant palpiter le drame même sous les volutes les plus légères de l'opéra, ou en favorisant les séductions sentimentales sans les rendre trop complaisantes. C'est un lyrisme, celui recherché par Pidò, qui palpite émotionnellement, s'insinuant dans les mélodies et les passages brillants sans tomber dans la lourdeur ou les traits fiévreux, cherchant le drame dans les vibrations intimes d'un orchestre toujours élégant et doux.



Enfin, du côté de la distribution vocale, on est d'emblée séduit par la belle force de conviction et de rayonnement de la jeune soprano russe **Ekaterina Bakanova**, presque débutante encore. Il y a là un talent hors pair, qui donne sa mesure dès sa première entrée : ce serait dangereux bien que courageux, si elle n'avait les moyens de poursuivre et de parfaire l'interprétation de son rôle au long de l'opéra. Le ton est donc donné dès le début du premier acte : une Manon dont le charme est authentique, même si la perversité convenue du personnage se dévoile aussi par intermittence. Touchante dans son fameux air du II « *Adieu notre petite table* », brillante dans le premier tableau du III « *Je marche sur tous les chemins* », électrisante dans le second tableau « *Pardonnez-moi, Dieu de toute puissance* », elle se montre enfin bouleversante au V, « *N'est-ce plus ma main que cette main presse* », alors qu'elle expire dans les bras de son amant. Bref, elle a ravi le cœur des turinois !

Son Des Grieux n'est autre que l'excellent ténor brésilien **Atalla Ayan**, dont on retrouve les qualités propres à son chant, après l'avoir souvent entendu à l'Opéra de Stuttgart où il est resté un certain temps comme membre de la troupe : la beauté du phrasé, le souci du beau style, l'art des demi-teintes, le respect sourcilleux des nuances, et un lyrisme rayonnant. De leur côté, les rôles secondaires se montrent tous excellents dans leurs parties respectives. Le baryton allemand **Björn Bürger** offre un Lescaut de haute école, avec une voix superbement timbrée et une impressionnante présence scénique. Le vétéran **Roberto Scandiuzzi** dessine un Brétigny idéalement distant, très aristocratique, avec une voix sonore, mais souvent rebelle à la justesse – et au *vibrato* par trop envahissant désormais. Le Guillot de Morfontaine de **Thomas Morris** inspire toute l'inquiétude et le dégoût que requiert cette partie, tandis que le trio de coquettes formé par **Marie Kalinine**, **Olivia Doray** et **Lilia Istratii** s'avère aussi impeccable que réjouissant.

Nouveau triomphe au superbe **Teatro Regio** de Turin !



CRITIQUE, opéra. TURIN, Teatro Regio (du 18 au 28 octobre 2024). Massenet : Manon. E. Bakanova, A. Ayan, B. Bürger, R. Scandiuzzi... Evelino Pido / Arnaud Bernard. Toutes les photos © Mattia Gaido & Simone Borrasi / Teatro Regio Torino

VIDEO : Trailer des 3 "*Manon Lescaut*" au Teatro Regio de Turin

CRITIQUE, opéra. TURIN, Teatro Regio (du 17 au 27 octobre 2024). AUBER : Manon Lescaut. R. Pérez, S. Guèze, F. Salvadori, A. Noguera... Guillaume Tourniaire / Arnaud Bernard

Événement au superbe Teatro Regio de Turin, et brillante idée qu'a eue son fringant nouveau directeur, le français Matthieu Jouvin, que de monter en même temps les 3 *Manons* adaptées pour la scène lyrique, signées dans l'ordre chronologique par Daniel-François-Esprit Auber, Jules Massenet

et Giacomo Puccini, et ici confiées à un seul et même metteur en scène, en l'occurrence son/notre talentueux Arnaud Bernard ! Ainsi, du 26 septembre au 29 octobre, les 3 *Manon* se sont succédé (toutes avec deux distributions différentes) à un rythme effréné qui dit l'excellente santé des Forces vives du Teatro Regio de Turin (orchestre, chœurs... et tout son personnel "technique" !). Dénominateur commun des trois ouvrages, le cinéma en noir et blanc de la première moitié du XXe siècle, qui unifie les trois œuvres scéniquement parlant, une vraie réussite qui fait d'Arnaud Bernard le grand triomphateur des trois superbes soirées lyriques auxquelles nous avons pu assister.

Mais commençons par le début, puisque nous avons débuté notre *Trilogie* par la *Manon* d'Auber (sur un Livret d'Eugène Scribe), de loin la plus rare des trois. L'ouvrage affronte les feux de la rampe de la Salle Favart (théâtre qui a repris pour la dernière fois en France, en 1990 avec Elisabeth Vidal dans le rôle-titre, l'ouvrage d'Auber) le 24 février 1856, le 42ème de... ses 48 ouvrages lyriques composés entre le début du Premier Empire et la fin du Second, soit un demi-siècle de composition que Richard Wagner résumera par un mot célèbre "*Auber ?... De la petite musique de grand musicien*" (propos rapporté par Rossini !). La première est un triomphe, avec une Marie Cabel en Manon qui ne fait qu'une bouchée de la plus célèbre scène de la partition, celle dite "des éclats de rire", qui sera par la suite redoutée par toutes candidates voulant se frotter au personnage de l'Abbé Prévost sous la plume d'Auber. Mais il ne faudrait pas oublier les autres superbes pages de l'opéra, dont la scène finale qui a toujours fait l'unanimité, de même que l'ouverture, les scènes "exotiques" de l'avant-dernier tableau ou encore la citation

des couplets de "*La belle Bourbonnaise*", chanson célèbre à l'époque de l'Abbé Prévost. Au côté de la Manon si féminine et si troublante de Massenet, et de celle si passionnée et dramatique de Puccini, celle d'Auber nous offre une autre image attrayante de l'immortelle héroïne de Prévost, l'image d'une enfant joyeuse et insouciante, sans l'ombre d'une duplicité et tout entière consacrée à l'amour qu'elle porte à son Des Grieux de Chevalier. La fameuse scène finale, où le duo des amoureux imaginé par Auber s'élève jusqu'à une bouleversante inspiration dans un style mélodique dépouillée, est d'un style charmant et transfigure l'héroïne dans un élan d'amour purifié.

C'est ce soir la jeune soprano espagnole **Rocio Pérez** (en alternance avec l'italienne Stefania Russomanno et la québécoise Marie-Eve Munger) qu'incombe le rôle-titre, avec une voix facile et séduisante de soprano colorature, et une sincérité de bout en bout convaincante aussi bien dans les rires que dans les larmes ("*Comme dans un doux rêve*"). Alors qu'il défend désormais, aux quatre coins de la planète, les rôles d'ouvrages français les plus "lourds" (et en premier lieu Hoffmann), le ténor ardéchois **Sébastien Guèze** (Des Grieux) revient à ses premières amours (nous l'avions découvert dans "*Fra Diavolo*" du même Auber, au Théâtre Impérial de Compiègne, il y a bientôt 20 ans...), avec un grain de voix que l'on goûte toujours autant, et qui fait attention, la soirée durant, à ne pas forcer la voix, et à conserver l'esthétique vocale de son personnage sous la plume d'Auber, fait de tendresse et de suavité, avec ce qu'il faut d'éclat dans les moments plus dramatiques. Excellent comédien, la basse italienne **Francesco Salvadori** ne fait qu'une bouchée de Lescaut, avec son timbre sombre et autoritaire à la fois. En Marquis d'Hérigny, le baryton argentin **Armando Noguera** marque également les esprits, personnage qui lorgne (en anticipation) vers le Baron Scarpia? Quant aux *comprimari*, ils ne méritent

que des louanges, à commencer par le bondissant Renaud de **Guillaume Andrieux**, le soprano opulent de **Lamia Beuque** (en Marguerite), ou encore la timbre de miel d'**Anicio Zorzi Giustiani** en Gervais.



Crédit photo © Simone Borrasi

Côté scénique, **Arnaud Bernard** amorce dès sa première *Manon* le parallélisme qui va lier chaque mise en scène entre elles, au travers d'une ode au cinéma noir et blanc (et même muet pour ce qui est de cette *Manon* d'Auber) de la première moitié du XXe siècle. Pour "illustrer" l'ouvrage d'Auber, le metteur en scène français choisit un film du cinéma américain muet de la fin des années 1920, *When a Man Loves*, du réalisateur Alan Crosland, avec John Barrymore et Dolorès Costello. Pendant la brillante Ouverture de l'opéra, au galop réjouissant, les images naïves du début du film défilent, avec la rencontre fatale entre Manon et Des Grieux, leur fuite audacieuse en calèche jusqu'au nid d'amour sur lequel se lève le rideau de l'opéra, racontant ce qu'Auber et Scribe n'avaient pas prévu. Chaque acte et tableau est ouvert par des extraits qui anticipent ou évoquent en quelque sorte les scènes, jusqu'au

montage de quelques moments du film qui précèdent la scène finale de l'opéra et retracent avec nostalgie les moments cruciaux de l'histoire d'amour entre Manon et Des Grieux, faits de baisers passionnés mais aussi de clins d'œil ou de regards intenses. Cependant, contrairement aux mises en scène suivantes, Bernard utilise avec parcimonie les citations filmiques du film précité et préfère se concentrer sur une mise en scène qui semble être le décor même du tournage du film, imaginé à l'intérieur de l'usine de cinéma de Georges Méliès à Montreuil : un grand pavillon aux fenêtres modulables (les décors d'**Alessandro Camera** et les costumes de **Carla Ricotti** sont vraiment splendides), équipé de tout le nécessaire (caméras, tables de montage pour le tournage et accessoires de scène) pour la composition des différents décors.



Crédit photo © Simone Borrasi

L'installation, à sa manière majestueuse, ressemble à un

laboratoire en constante évolution, comme le carton préparatoire à la succession fluide et coulante des différents environnements de l'opéra filmés en direct par les caméras. La référence au film est bien présente, mais le jeu scénique se déroule plus sur la scène elle-même que sur l'écran, avec une sophistication visuelle même maniaque dans le traitement des masses chorales. Le jeu des acteurs, comme dans les opéras suivants, est très précis, théâtral et dynamique, avec des moments de perfection atteints dans la gestion du beau *concertato* qui conclut le premier acte, l'une des pages les plus réussies de la partition, avec les tables du restaurant Bancelin et la foule qui l'anime ; un tableau qui atteint son apogée lorsque le protagoniste prend la guitare et chante le couplet bien connu qui fait s'extasier les clients du restaurant, au point qu'ils reçoivent de généreux pourboires pour payer l'addition laissée en suspens par Des Grieux. Le final de l'opéra est extrêmement efficace, lorsque le rideau qui, au fond, montre la forêt où Manon et Des Grieux se sont perdus, se lève et révèle les trois visages des actrices (Michèle Morgan, Dolorès Costello et Brigitte Bardot) qui ont inspiré au metteur en scène les références cinématographiques qu'il a choisies, toutes graciées avant le chœur qui demande une mort qui soit un rêve de rédemption prêt à les unir avec les mots *"un doux rêve que l'amour achève et élève jusqu'à l'Éternel"*

Quant au chef français **Guillaume Tourniaire**, placé à la tête de l'excellent **Orchestre du Teatro Regio**, il dirige avec une parfaite maîtrise (et même amoureuxment...), la délicate partition d'Auber, qu'il pare de toute l'élégance et de toute la sensibilité qui en font le charme, tout en atteignant, dans la scène finale, à une émotion vraie.



CRITIQUE, opéra. TURIN, Teatro Regio (du 17 au 27 octobre 2024). AUBER : Manon. R. Pérez, S. Guèze, A. Noguera... Guillaume Tourniaire / Arnaud Bernard. Toutes les photos © Simone Borrasi.

VIDÉO : Trailer des 3 "*Manon Lescaut*" au Teatro Regio de Turin

CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 30 octobre

2024. PUCCINI : La Rondine. P. Yende, D. Breiwick, C. Castronovo, J. F. Gatell... Giacomo Sagripanti (direction).

Domage que l'Opéra de Monte-Carlo ait fait l'économie d'une mise en scène pour la reprise historique de *La Rondine* de Giacomo Puccini, petit chef d'œuvre qui fut créé sur cette même scène... il y a un siècle ! La version de concert qu'on y a entendue fut cependant fort belle. S'il y a une chose que les « pucciniens, puccinistes, puccinophiles et puccinivores » attendaient de l'Opéra de Monte-Carlo cette année, c'est qu'il remonte *La Rondine* sur cette scène où l'ouvrage fut créé en 1917. Or les « pucciniens, puccinistes, puccinophiles et puccinivores » n'ont eu droit qu'à une version de concert. Regrettable ! La version de concert fut au demeurant séduisante, avec notamment la voix de velours de Pretty Yende.



Crédit photographique © Marco Borrelli

Petit rappel historique : en 1913, Puccini reçoit la commande d'un théâtre de Vienne d'un nouvel ouvrage au caractère plus léger que ses opéras précédents. L'idée le séduit. L'histoire sera celle de « *L'Hirondelle* » (« ***La Rondine*** » en italien), femme évoluant dans la haute société qui tombe amoureuse d'un pauvre étudiant et part avec lui sur la Côte d'Azur. La guerre éclatant, plus question de créer l'oeuvre à Vienne ! Monaco, qui est un pays neutre, peut l'accueillir. Et, tandis que le canon tonne en Europe, que la France s'effondre à Verdun et que le ministre de la guerre Lyautey vient de démissionner, la création de l'ouvrage a lieu triomphalement à Monaco le 27 mars 1917, lors d'une soirée de gala à laquelle assiste le prince Albert 1er – et où l'on joue pour commencer les hymnes nationaux français, italien et monégasque...

Cent sept ans après, alors que la situation internationale est quand même moins tragique, la **Salle Garnier** s'est à nouveau laissée emporter par la volupté de la musique puccinienne.

Tout Puccini est là, dans ce petit chef d'œuvre : la tournure mélodique, les harmonies, la sensualité ! La soirée est dominée par la belle voix de **Pretty Yende**. La musicalité de cette *pretty woman* de la scène lyrique internationale nous a séduit. Et la beauté de son sourire ne fait qu'ajouter au charme de sa voix. Les duos qu'elle chante avec l'éclatant ténor **Charles Castronovo** (dont on connaît depuis longtemps les qualités) font frémir. A leurs côtés, un très bon Prunier (le personnage de poète dans l'histoire...) interprété ici par le ténor **Juan Francisco Gatell** mais une Lisette à la voix bien pâle (**Deanna Breiwick**). Dans une distribution où le riche Rambaldo est bien délivré par **Roberto de Candia**, on remarque également le pétillant trio de jeunes femmes du monde constitué par **Marta Pluda, Alexandrina Mihaylova, Valentina Coro**.

Les **Chœurs** sont bien ceux de **l'Opéra de Monte-Carlo**, mais l'**Orchestre** venait lui du **Teatro Carlo Felice de Gênes**. On le sent rompu à la discipline lyrique, et c'est bien normal. Tout ce petit monde est dirigé aussi efficacement qu'élégamment par le chef italien **Giacomo Sagripanti**. Et c'est ainsi que cette *Rondine* tourna rond !

CRITIQUE, opéra. Monaco, Salle Garnier, le 31 octobre 2024.
PUCCINI : La Rondine. P. Yende, D. Breiwick, C. Castronovo, J. F. Gatell... Giacomo Sagripanti (direction). Crédit photographique © Marco Borrelli.

VIDÉO : Angela Gheorghiu chante l'air « *Che il bel sogno* » tirée de « *La Rondine* » de Puccini

